Document généré le 28 avr. 2024 06:21

Jeu
Revue de théâtre

Il est loin le temps du tango

Monique Bosco

Numéro 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28695ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bosco, M. (1986). Il est loin le temps du tango. *Jeu*, (40), 32–33.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

il est loin le temps du tango

Non, le théâtre ne m'indiffère pas. Bien au contraire. Et si j'ai accepté, aujourd'hui, cet article, c'est bien pour faire le point. Et tout d'abord pour moi. Rien ne m'«indiffère». Je suis toujours exagérée, forcenée, furieuse ou folle de bonheur. Alors, pourquoi le théâtre, et lui seul, provoquerait-il en moi de l'indifférence, lui dont on sait, depuis toutes les éternités d'Aristote, qu'il doit «purger des passions» qu'il a d'abord allumées en nous ?

Au sortir de la guerre, je me suis ruée au théâtre. Là, là étaient, me semblait-il, le vrai monde et la vraie vie, espérée et promise. La seule libération importante. Peu m'importait le siècle. Corneille ou Claudel. J'ai tant déliré devant Gérard Philipe. Et pourtant, il me semble que, depuis longtemps déjà, depuis toujours même, ce n'est pas d'abord et avant tout le monde des acteurs qui me fascina au théâtre, du moins pas isolé de l'autre monde, celui de la parole libre, modulée, chantée, proférée, celle du texte.

Mais il n'y a plus, depuis longtemps, de vrais textes dramatiques. Pendant des années, on a misé — et mis en scène — uniquement des «événements», des «happenings». *Living Theatre*. Comme si l'autre, le vieux, était du théâtre mort que seules les maisons de la Culture ou de l'État — grassement subventionnées — pouvaient encore oser exhumer, dans une pieuse tradition de respect dû aux morts — dans des mises en scène embaumées, elles aussi.

Bien sûr, il y a eu du théâtre «expérimental», d'essai, des causes à défendre, des thèses à définir. Dans tous les coins de la ville, dans tous les endroits les plus inaccessibles, sous les combles comme au sous-sol, de petites jeunes troupes prenaient la relève.

Et on y est allé, nous le public, vaillamment d'abord, puis de plus en plus vertueusement, il faut l'avouer.

Comme il y a eu «le Temps du Tango» de Ferré, celui du Boursault de Jacques Godbout (publié voilà longtemps dans *Liberté* — et qui m'avait bien fait rire alors), il y a un nouveau Jacques Godbout — paraît-il — qui chante dans le dernier numéro (hiver 1986) de *Possibles*, consacré aux «Intellectuel-le-s» : «Des saucissons dignes de ce nom»...!!

Moi, je reste sur ma faim. Trêve de fromage et de mortadelle. C'est loin le temps du tango. Et c'est devenu exceptionnel d'aller au théâtre et d'assister à un vrai spectacle qui nous absorbe et nous émeut. De temps à autre, ici ou là, comme cet hiver à l'Eskabel (dans la version des femmes), *les Larmes amères de Petra von Kant*, de Fassbinder, jouées par Angèle Coutu.

Mais, me direz-vous, et nos auteurs à succès, ceux que l'on exporte, publie, encense, et qui «font l'unanimité» paraît-il, toutes «catégories» réunies, des intellos aux populos... ?

Moi, je n'en peux plus et je déclare forfait. Il me semble que cela fait bien vingt ans que l'on m'oblige à veiller à la cuisine et que l'on me sert un menu qui s'apparente, toutes différences gardées, à la sainte trilogie des *César, Marius, Fanny*.

Je n'ai pas plus le goût des fèves au lard quotidiennes que des bouillabaisses éternelles, avec surabondance d'ail et d'épices, pour faire plus couleur locale — «avé l'assen» bien entendu et bonne mesure de sacres «inédits».

Quant à la Ligue Nationale d'Improvisation, par principe, jamais je n'y ai mis les pieds. Passe pour le hockey, à la télé, tous les bons soirs d'écoute. Mais aller au théâtre pour participer à une «joute sportive», très peu pour moi, en vérité. J'ai horreur des «gagneurs» et d'un esprit d'émulation, de compétition, qui m'ennuie aux larmes.

Pourtant, nous vivons à une époque où le théâtre, il me semble, devrait avoir son rôle à jouer, essentiel. Comme aux temps reculés où Eschyle osait pleurer les malheurs des *Perses*, Euripide, celui des *Phéniciennes*. Là, les foules entassées participaient réellement à la naissance d'un monde, d'une civilisation nouvelle. Là, le théâtre, sous la lumière implacable du soleil de Grèce, jouait vraiment son rôle dans la vie de la Cité.

Et cet hiver, à Paris, Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil montaient *l'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge*. Un admirable texte d'Hélène Cixous. Un spectacle de huit heures auquel on assiste, en larmes parfois, et qui déroule une des pages de l'histoire du monde capable à la fois d'éveiller en nous «la crainte et la pitié». L'horreur de la guerre. L'amour pour ce petit peuple khmer déraciné, dont des milliers de réfugiés attendent encore, dans les camps, qu'on leur ouvre des frontières. Qu'on les accueille enfin, quelque part, sur terre, bras ouverts.

On en a fort peu parlé.[1]

monique bosco*

Trêve de fromage et de mortadelle: «Je déclare forfait.» Monique Bosco. Photo: Gloria Escomel.

1. Voir dans *Jeu* 39, 1986.2, le dossier «Représentations» consacré à ce spectacle, ainsi que *Théâtre/Public*, n° 68, mars-avril 1986. N.d.l.r.

*Née à Vienne en 1927, Monique Bosco étudie à Marseille et à Montréal, où elle obtient son doctorat en lettres françaises. Auteure de romans (dont *Un amour maladroit*, qui lui a valu, en 1961, le First Novel Award aux États-Unis, et *la Femme de Loth*, qui méritait en 1970 le Prix du Gouverneur général), de textes dramatiques et de recueils poétiques, elle enseigne depuis 1962 à l'Université de Montréal, où elle fut l'initiatrice des cours de création littéraire. Elle a tenu des chroniques littéraires à la télévision de Radio-Canada, à *la Presse*, dans la revue *Maclean* et dans divers autres médias. Elle a été également, un certain temps, rédactrice à l'Office national du film. N.d.l.r.